228

ABBÉ CAMILLE ROY

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA
PROFESSEUR AU SÉMINAIRE DE QUÉBEC ET A L'UNIVERSITÉ LAVAL

TABLEAU

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE-FRANÇAISE

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE *L'ACTION SOCIALE*
103, rue Sainte-Anne, 103

1907

255147

TABLEAU

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE-FRANÇAISE

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/tableaudelhistoi00royc_0

ABBÉ CAMILLE ROY

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA
PROFESSEUR AU SÉMINAIRE DE QUÉBEC ET A L'UNIVERSITÉ LAVAL

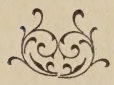
TABLEAU

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE-FRANÇAISE



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE *L'ACTION SOCIALE*
103, rue Sainte-Anne, 103

1907

IMPRIMATUR.

† L.-N., Arch. Queb.

Quebeci, die 15 oct. 1907.

Cum ex Seminarii Quebecensis præscripto recognitum fuerit opus cui titulus est *Tableau de l'Histoire de la Littérature canadienne française, par l'abbé* Camille Roy, nihil obstat quin typis mandetur.

O.-E. Mathieu, p^ter^
Sup. Sem. Queb.

Quebeci, die 15 oct. 1907.

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, concernant la propriété littéraire, l'an mil neuf cent sept, par l'abbé Camille Roy, au ministère de l'Agriculture et des Statistiques, Ottawa.

AUX ETUDIANTS

Au mois de juin 1906, pendant la session du Congrès de l'enseignement secondaire, tenu à l'Université Laval de Québec, on a inscrit la littérature canadienne au programme des examens du baccalauréat, et cet article des nouveaux règlements doit prendre effet cette année même.

On ne peut que se réjouir de cette innovation qui tend à nationaliser davantage, et dans une mesure convenable, notre enseignement secondaire. Seulement, il faut avouer que les instruments suffisants vont manquer aux ouvriers de cette nationalisation. L'histoire de notre littérature, si l'on excepte celle que publiait Edmond Lareau en 1874, et qui est nécessairement aujourd'hui fort incomplète, n'est pas encore écrite ; et la critique littéraire ne fait que de commencer à faire le tour des œuvres canadiennes.[1] Il faut donc que

(1) Qu'on nous permette de signaler ici, pour l'utilité des étudiants, les deux séries d'*Etudes de Littérature Canadienne française*, de M. Ch. ab der Halden, publiées chez Rudeval, à Paris, nos *Essais sur la Littérature canadienne*, chez Garneau, à Québec, et la collection du *Bulletin du Parler français au Canada*, où nous publions depuis 1904 des *Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature canadienne*.

professeurs et élèves aillent chercher un peu partout, dans le texte même des ouvrages canadiens, la matière de leurs leçons. Cette méthode est assurément la meilleure, puisqu'elle nous fait prendre un contact direct avec les auteurs, et que ce contact vaut toujours mieux que l'étude des manuels, et la lecture des articles de critique.

Mais, d'autre part, un manuel est utile, sinon nécessaire, pour faciliter les recherches, et pour rendre bien visibles aux regards de l'élève le programme et le cadre de ses études. Il peut aussi devenir un guide secourable, aider l'étudiant à se rendre compte des mouvements de l'histoire, et l'initier à l'art difficile d'apprécier les œuvres. Et ce manuel manque aux jeunes gens qui veulent étudier notre littérature canadienne.

On a bien voulu nous inviter à le faire, et à le publier le plus tôt possible.

Nous ne pouvons, à cause des lectures si étendues et du travail si long que suppose un tel manuel, répondre tout de suite à l'invitation de nos collègues. Cependant, et en attendant que nous puissions terminer ce travail que nous avons commencé, nous croyons être utile à nos élèves en leur offrant dès aujourd'hui ce *Tableau de l'Histoire de la Littérature canadienne-française.*

Notre intention n'a pas été de résumer ici, pour les candidats aux examens, l'histoire de la littérature

canadienne, ni surtout de fournir, en quelques pages, les réponses qu'ils pourraient faire à toutes questions élémentaires qui leur seraient posées sur l'histoire de notre littérature. Rien n'est fastidieux comme ces appréciations toutes faites, exécutées en deux ou trois phrases, où il est impossible de donner une idée suffisante d'un auteur et de son œuvre, et où, inévitablement, l'imprécision le dispute à la banalité. Nous avons voulu tout simplement faire voir à nos jeunes étudiants les lignes essentielles du développement de notre histoire littéraire, et leur indiquer les œuvres principales qui pourraient retenir leur attention. C'est aux professeurs qu'il incombe de remplir ce cadre, et de recourir avec leurs élèves au texte même des auteurs pour le faire mieux connaître et juger.

Dans ce *Tableau*, il nous a paru bon, toutefois, pour briser la monotonie du texte et pour en tempérer la sécheresse, de mêler quelques courtes réflexions à l'énumération des œuvres des écrivains. Ces réflexions n'ont donc pas la prétention d'être des jugements complets, ni suffisants. Ce sont tout au plus des notes directives qui seront peut-être quelquefois utiles à l'étudiant.

Nous n'avons pu, dans ce *Tableau*, mentionner toutes les œuvres qui ont été publiées par nos compatriotes? La liste en eût été trop longue et évidemment fastidieuse. Nous n'avons fait que

signaler au lecteur les principales œuvres, celles qui ont le plus de valeur. Et nous ne doutons pas que beaucoup d'auteurs estiment qu'il y a dans ce *Tableau* de grosses lacunes. Nous serons toujours disposé à les combler quand on nous en avertira, et quand ces lacunes nous paraîtront véritables.

C. R.

TABLEAU DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

CANADIENNE-FRANÇAISE

APERÇU GÉNÉRAL

Divisions de l'histoire de la littérature canadienne-française [1]

PREMIÈRE PÉRIODE, (1760-1800).

L'histoire de notre littérature nationale commence après la cession du Canada à l'Angleterre. Les livres qui ont été faits avant cette date sont l'œuvre de Français de France qui, pour la plupart, sont retournés dans leur pays ; et ces livres ont tous été publiés en France.

---

(1) Toute division de l'histoire que l'on découpe en périodes est plus ou moins artificielle. Celle que nous suggérons ici est peut-être discutable : nous ne songeons pas à l'imposer. Si nous multiplions les périodes c'est que de cela il y a sans doute quelques raisons dans l'histoire elle-même, et c'est aussi pour accuser davantage, au regard de l'élève, la ligne principale et variable du développement de notre littérature.

Après la Cession[1], les Canadiens sont abandonnés à eux-mêmes, et ils doivent donc travailler eux-mêmes à leur fortune économique et littéraire. Les débuts de notre littérature sont lents et bien modestes. Outre qu'il n'y a pas ici de milieu intellectuel favorable à l'éclosion des œuvres littéraires, les Canadiens n'ont que peu de temps à accorder aux travaux de l'esprit, et, absorbés par les nécessités de la vie matérielle, pendant de longues années ils estimeront assez médiocrement utiles à l'œuvre commune ceux qui seront tentés d'écrire.

C'est par le journalisme que se manifestera tout d'abord notre vie littéraire. Mais nos premiers journaux, comme la *Gazette de Québec*, 1764, la *Gazette de Montréal*, 1785, sont surtout anglais. Leurs colonnes françaises ne sont guère que la traduction des articles de la colonne anglaise correspondante. La *Gazette littéraire de Montréal*, 1778, fut, en réalité, la première manifestation intéressante de la vie intellectuelle de ce temps. Elle était l'organe d'un groupe de gens studieux, qui fondèrent une *Académie*, et qui traitaient dans

---

(1) On pourrait aussi étudier, comme période préliminaire de l'histoire de notre littérature, celle qui correspond à la domination française au Canada. Et l'on y devrait particulièrement signaler les *Œuvres de Champlain*, les *Lettres* de la Vénérable Marie de l'Incarnation, les *Relations des Jésuites*, et l'*Histoire de La Nouvelle France* de Charlevoix.

leur journal des questions d'ordre littéraire, moral et philosophique. Quelques Français dominent ce groupe, et lui communiquent leur esprit assez fortement pénétré de la philosophie du dix-huitième siècle. La *Gazette littéraire* ne vécut qu'une année[1].

L'année 1792 est la seconde date importante de cette première période de notre histoire littéraire. L'acte de 1791, qui établit parmi nous le régime parlementaire, va donner à nos députés canadiens français l'occasion de faire entendre les premiers sons de l'éloquence canadienne. Éloquence sobre, un peu terne et lourde, faite surtout de convictions profondes, d'un besoin et d'un sentiment vifs de la justice. On fonde alors, à Québec, le *Club constitutionnel* où l'on agite tour à tour des questions politiques, commerciales, scientifiques et littéraires.

DEUXIÈME PÉRIODE, (1800-1820).

Avec la fondation du premier journal politique canadien-français, en 1806, commence une phase nouvelle de notre histoire. L'esprit canadien se

---

(1) On trouvera plus de détails sur ce sujet dans nos *Études critiques sur l'Histoire de la Littérature canadienne* que publie le *Bulletin du Parler français au Canada*. On nous permettra d'y renvoyer le lecteur. Voir le *Bulletin*, III, 241-245.

fait plus inquiet, plus ardent, plus batailleur, et il va s'exprimer plus librement par la parole et par la plume. D'autres journaux vont paraître à côté du *Canadien*, et après lui continuer nos luttes patriotiques. *Le Courrier de Québec*, 1807, *le Vrai Canadien*, 1810, et à Montréal, *le Spectateur*, 1813, *l'Aurore des Canadas*, 1815, sont les premiers inscrits sur cette longue liste de journaux qui, surtout à partir de 1820, va se multipliant avec une surprenante rapidité. La plupart de ces journaux ont l'existence brève, mais ils attestent tout de même une recrudescence d'activité dans l'esprit canadien.

Ces journaux sont pour nos poètes, aussi bien que pour les prosateurs, une invitation à écrire et à soumettre au public leurs ouvrages. Des noms déjà intéressants apparaissent, et attirent l'attention : Quesnel, Mermet, Bibaud, Denis-Benjamin Viger. Ce sont les aînés de la famille des poètes canadiens.

Il est remarquable que deux noms de Français émigrés au Canada apparaissent en tête de la liste de nos poètes : Joseph Quesnel et Joseph Mermet. Par eux se continue ce mouvement d'influence française que l'on voit se dessiner dès la première période avec Valentin Jautard et Fleury Mesplet, le rédacteur principal et l'imprimeur de la *Gazette littéraire*.

Quesnel et Mermet essaient d'être Canadiens, et y réussissent quelquefois. Quesnel écrit l'*Epitre à M. Généreux Labadie, le Rimeur dépité, l'Anglomanie*, où se trouvent assez bien représentés quelques-uns de nos travers et de nos ridicules ; Mermet, poète soldat, excite nos miliciens au combat, et chante en des vers sonores notre belle victoire de *Châteauguay*. Mais sous la lettre de cette poésie, on reconnaît assez facilement l'âme française, étrangère, du poète. On la reconnaît à quelques idées, à quelques impressions qui ne sont pas d'un Canadien, et on la reconnaît aussi à l'art, plus parfait que le nôtre, encore qu'assez ordinaire, qui s'exprime dans ces vers. Denis-Benjamin Viger qui vide son lourd *Porte-feuille canadien* dans les colonnes du *Spectateur*, et Michel Bibaud qui y fixe le trait assez émoussé de sa satire, représentent alors mieux que Mermet et Quesnel la valeur réelle de notre art canadien. Cet art est plus pénétré des influences et plus rempli des choses du pays, mais il est aussi peu capable de s'élever au dessus du niveau tout à fait modeste, où s'arrête l'inspiration de ces poètes.

Ajoutons que pendant cette seconde période les querelles politiques de 1806 à 1810, et la guerre de 1812 ont plus d'une fois provoqué la verve d'un bon nombre de Juvénals et de Tyrtées médiocres

et anonymes. C'est surtout dans le *Canadien* de Québec et dans le *Spectateur* de Montréal que leurs couplets sont imprimés.

TROISIÈME PÉRIODE, (1820-1860).

Vers 1820, nos luttes politiques deviennent plus vives et plus troublées. La question des subsides et le projet d'union des deux Canadas, que les Anglais essaient de faire accepter par la Chambre des Communes de Londres, excitent tous les esprits. C'est alors que les agitations populaires, à partir de 1827 surtout, se font plus bruyantes. Ce mouvement d'opposition aboutit aux insurrections de 1837-1838, et à l'Acte d'Union de 1840.

Pendant toute cette période, on s'efforce de constituer plus fortement que jamais la vie publique, distincte et personnelle, du peuple canadien-français. Et comme rien n'exprime mieux que la littérature une conscience nationale, c'est à fortifier et développer la littérature canadienne française que plusieurs esprits vont s'appliquer. Michel Bibaud publie ses recueils périodiques. Après la *Bibliothèque canadienne*, 1825-1830, il lance successivement *l'Observateur*, en 1830, le *Magazin du Bas-Canada*, en 1832, l'*Encyclopédie canadienne*, en 1842. Pendant que les journalistes alimentent les feuilles quotidiennes, et que les politiques bataillent

à la tribune, des publicistes, des poètes et des historiens méditent et écrivent dans le silence du cabinet.

Cette troisième période est donc celle où notre littérature nationale prit un premier et véritable essor. La poésie s'exprime par la voix de Garneau, de Lenoir, de Fiset, et surtout par celle-là, plus émue et plus retentissante, de Crémazie. Elle se fait plus ample, et elle essaie de mieux chanter les joies ou les tristesses de l'âme canadienne. Mais encore que la poésie ait, à ce moment, tenté un effort considérable pour se dégager et s'envoler, c'est en prose qu'ont été écrites les meilleures œuvres. Étienne Parent, tour à tour journaliste, philosophe, sociologue, publie dans *le Canadien* des articles qui lui valent d'avoir été le meilleur journaliste de son temps, et il expose du haut des tribunes de conférence des théories philosophiques, et d'économie sociale qui attirent l'attention des penseurs. Papineau, Morin, La Fontaine, sont des orateurs d'allure et d'esprit différents, mais qu'unit pour un temps la défense des intérêts communs. Papineau surtout est l'orateur populaire le plus goûté, le plus applaudi, et son éloquence un peu rude, mais forte, agressive, irritée, remue profondement la conscience de ses compatriotes. Le journalisme se ressent des agitations de la tribune ; il invective autant qu'il argumente, et l'on peut

trouver dans les feuilles de l'époque, et notamment dans *la Minerve* de curieux exemples de littérature démogogique.

Tous ces bouleversements de la politique rendent les esprits plus attentifs à l'histoire et au problème de nos destinées. Michel Bibaud et Garneau écrivent, suivant une conception bien différente, l'histoire générale du Canada, pendant que l'abbé Ferland fait et publie un *Cours* d'histoire qui ne dépassera pas les limites de la domination française. Les ouvrages de Garneau et de Ferland restent comme les deux œuvres historiques les plus fortes qu'il y ait peut-être encore jusqu'ici dans notre littérature.

Vers la fin de cette période des relations sont renouées avec la France. Pour la première fois depuis la conquête, un vaisseau de guerre, la *Capricieuse*, fait flotter devant Québec, en 1855, les couleurs françaises. Crémazie n'a rien exagéré en consignant dans ses strophes le souvenir des enthousiasmes que créa parmi nous cet événement depuis longtemps attendu. Les échanges avec la France vont devenir plus faciles ; les livres français, plus répandus, plus connus, exciteront davantage et alimenteront la curiosité de notre esprit. Et bientôt une autre génération se lèvera, plus active encore, qui recueillera et accroîtra l'héritage des premiers ouvriers de notre littérature.

C'est pendant cette troisième période, en 1852, que le Séminaire de Québec fonde l'Université Laval.

QUATRIÈME PÉRIODE, (1860-1900).

Cette période est déterminée par un mouvement plus accentué de la vie intellectuelle, qui se manifeste dès 1860, et par un groupement plus méthodique des efforts et des esprits. La plupart des travailleurs de la période précédente vivent encore; de nouveaux ouvriers se joignent à eux, parmi lesquels il faut surtout signaler l'abbé Casgrain, de Gaspé, Gérin-Lajoie, Chauveau, Taché, La Rue. L'abbé Casgrain, le docteur Hubert La Rue et Joseph-Charles Taché fondent les *Soirées Canadiennes*, en 1861; en 1863, paraît *le Foyer Canadien*, et, en 1864, la *Revue Canadienne*. Plus tard l'on vit naître, et périr après un temps plus ou moins long d'effort et de travail, des recueils périodiques comme *l'Opinion publique* (1870), *la Revue de Montréal* (1877), *le Canada-Français* (1888). Ces recueils contribuèrent beaucoup à développer les ambitions littéraires, et par conséquent suscitèrent un plus grand nombre d'œuvres nouvelles.

Pendant cette quatrième période, la poésie canadienne, que Crémazie avait animée d'un souffle nouveau, essaya de se faire encore plus souple, plus variée, plus abondante. M. Fréchette et

M. LeMay,—M. Fréchette surtout, qui s'appliqua davantage, dès le début de sa carrière, à ciseler ses vers—conduisirent longtemps le chœur des poètes. Il parut alors qu'il était convenable à tout écrivain de rimer quelques strophes. Chauveau, l'abbé Casgrain, Gérin-Lajoie, M. Sulte, M. Routhier, M. Legendre, qui sont plutôt des prosateurs, auraient pensé manquer de déférence pour les Muses s'ils ne leur avaient sacrifié quelques pièces où la prose s'est bien fait encore une large place. Depuis, d'autres poètes sont venus qui s'attachent plus exclusivement à la forme des vers et qui essaient de surpasser les anciens. Notre poésie, largement patriotique, n'a peut-être pas assez renouvelé son inspiration dans l'émotion profondément personnelle, et dans la vision intense des spectacles de notre nature canadienne. Elle a souvent gardé l'allure un peu banale ou négligée qui est assez propre à toute notre littérature. Elle paraît vouloir aujourd'hui s'émanciper de ces formes traditionnelles ; elle se fait plus originale, plus vive avec M. LeMay, dernière manière, avec MM. Nelligan, Lozeau, Charles Gill, et quelques autres qui se sont groupés dans l'« École littéraire de Montréal ».

En même temps que la poésie, la prose a multiplié ses œuvres pendant la quatrième période de notre vie littéraire. L'histoire surtout a considérablement agrandi le champ de ses travaux, et elle

a plus minutieusement étudié les faits. Les noms de l'abbé Casgrain, de Gérin-Lajoie, ceux de MM. Sulte, Edmond Roy, Dionne, Chapais, Gosselin, De Celles représentent une œuvre importante où l'on peut suivre le progrès de nos études historiques.

Le roman qui naquit pendant la période précédente a plus de mal à se constituer, et n'a pas donné des œuvres aussi nombreuses et d'un mérite aussi réel. De Gaspé reste encore notre meilleur romancier, bien que ses *Anciens Canadiens* datent de 1863. Cependant Gérin-Lajoie, de Boucherville, Marmette, Laure Conan ont écrit des livres que l'on lit avec intérêt. Le roman et le théâtre sont les deux genres qui s'acclimatent le plus difficilement dans notre pays, parce que ces deux genres, qui paraissent à quelques-uns bien légers, sont en réalité ceux où il est le plus difficile de très bien réussir.

Mais notre littérature descriptive, nos livres de fantaisie, de contes et de récits, nos essais de critique, les mélanges de toutes sortes forment un chapitre assez long de l'histoire de cette quatrième période. Et toute cette floraison d'œuvres variées prouve que beaucoup parmi ceux qui ont vécu dans la deuxième moitié de notre dernier siècle ont fait de réels efforts pour accroître notre richesse littéraire. Ce mouvement de notre littérature a, d'ailleurs, persisté avec des alternatives de progrès et de langueur. Buies, Faucher de Saint-Maurice,

Fabre, Marchand, Tardivel, Routhier, Chapman, de Nevers, pour ne nommer ici que quelques-uns des plus considérables, se sont tour à tour passé le flambeau, ou l'ont ensemble tenu en assez bonne place, pour que ne s'éteigne pas la flamme que l'on avait soigneusement ravivée en 1860.

Les Instituts Canadiens de Québec et de Montréal, les cercles littéraires que l'on a créés dans les principaux centres de la Province, les conférences publiques de l'Université Laval, à Québec et à Montréal, ont aussi contribué à soutenir le zèle de ceux qui travaillaient. La France elle-même a daigné s'occuper de nos écrivains, et elle a posé des couronnes sur le front de quelques lauréats canadiens.

Il semble que depuis 1900 notre littérature canadienne est en voie de progrès. Quelques-uns de nos meilleurs livres ont été publiés depuis cette date. Nos lettres canadiennes se développent donc malgré tout, et bien qu'elles doivent lutter contre l'apathie assez grande du public, et contre l'indifférence que l'on professe encore, même parmi beaucoup de nos gens instruits, pour cette chose « légère » et peu « pratique » qu'est la littérature.

Observons enfin que, pour arriver à quelque notoriété, et conquérir l'estime du public, nos écrivains canadiens doivent se faire jour à travers la littérature française qui nous inonde de ses œuvres plus parfaites que les nôtres.

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES

LA POÉSIE

La poésie est un des premiers genres littéraires qui aient été cultivés parmi nous. Elle est née à peu près en même temps que le journalisme. Elle l'a même précédé, puisque la chanson canadienne volait sur les lèvres de nos gens avant qu'il y eût ici des journaux. Et dès que ceux-ci furent fondés, la poésie s'introduisit très volontiers, et souvent, dans leurs colonnes. Elle y exprima toutes les préoccupations et les inquiétudes de l'âme canadienne. Elle prit tour à tour les formes de la chanson, de l'ode, de la satire, de l'épigramme, de la fable, et elle se mêla à la comédie en prose de Joseph Quesnel. Longtemps elle n'apparut que dans les journaux, et ce n'est guère que pendant la dernière période de notre histoire littéraire que l'on vit de temps en temps fleurir les recueils.

Nous avons eu, et nous avons encore beaucoup de versificateurs. Le nombre des poètes véritables est assez restreint.

Joseph Quesnel et Joseph Mermet. Ces deux Français, dont le premier s'est fixé et est mort au

pays, sont les premiers noms considérables dans l'histoire de la poésie lyrique canadienne. Leurs principales poésies ont été recueillies dans le *Répertoire national.* [1]

Michel Bibaud. Né à Montréal en 1782; il y est mort en 1857. Michel Bibaud a publié, en 1830, le premier recueil de poésie canadienne: *Epîtres, Satires, Chansons, Epigrammes et autres pièces de vers.* Bibaud est un classique, très lourd, du dix-septième siècle, tandis que Quesnel et Mermet s'inspirent plutôt de la poésie légère du dix-huitième.

F.-X. Garneau. Né à Québec en 1809; il y est mort en 1866. F.-X. Garneau a publié dans les journaux des poésies plus alertes, et d'une inspiration plus vraie que toutes celles qu'avaient jusqu'alors écrites nos poètes d'origine canadienne. C'est un précurseur de Crémazie. Leur inspiration, à tous deux, a, le plus souvent, le même objet patriotique. Voir le *Répertoire national,* I et II.

---

(1) Nous avons assez longuement étudié ces deux poètes, et Michel Bibaud, et le mouvement littéraire contemporain de ces poètes, dans le *Bulletin du Parler français au Canada,* IV et V, *passim.*

Joseph Lenoir. Né à Saint-Henri, près Montréal, en 1822; mort à Montréal en 1861. C'est un des meilleurs poètes qui aient chanté à partir de 1840. Il eût été peut-être le meilleur, s'il eût vécu et s'il eût pu perfectionner son talent. Il n'a donc laissé que des essais, mais qui révèlent une inspiration réelle et séduisante. C'est une âme lamartinienne. Qu'on lise, par exemple : *Le Chant de mort d'un Huron*, *Le Génie des Forêts*. Voir le *Répertoire national*, II, III, IV.

Octave Crémazie. Né à Québec, le 16 avril 1827. Après ses études faites au Séminaire de Québec, il devient associé en librairie avec ses deux frères Jacques et Joseph. Il consacre ses loisirs à la lecture et à la poésie. Il publie ses premiers vers dans le *Journal de Québec*. Les principaux poèmes qu'il a composés furent plus tard recueillis par ses amis et réunis en volume. Des revers de fortune, où il se trouva gravement compromis, l'obligèrent, en 1862, à quitter Québec et son pays. Crémazie se réfugia en France. Il vécut, à Paris, pauvre et isolé, sous le nom de Jules Fontaines. Il mourut au Havre en 1879.

Crémazie est le plus populaire de nos poètes, à cause de ses chants si patriotiques, et à cause aussi, sans doute, des infortunes de sa vie. Bien

qu'il lui soit arrivé d'égarer parfois son inspiration sur des sujets étrangers, *la Guerre d'Orient*, *Sur les Ruines de Sébastopol*, *Castelfidardo*, il est sincèrement canadien. *Le Chant du vieux Soldat canadien*, *le Drapeau de Carillon*, *Mgr de Laval*, *la Fiancée du Marin*, sont quelques-unes de ses poésies les plus connues. Le thème lyrique de la mort lui a suggéré l'un de ses meilleurs chants, intitulé *les Morts*. Crémazie avait commencé un long poème, la *Promenade de trois Morts*, où un réalisme de mauvais goût se mêle trop souvent à l'inspiration sentimentale de l'auteur. Il n'a pas eu le temps de finir ce poème qui n'eût peut-être rien ajouté à sa gloire.

La poésie de Crémazie est d'ailleurs assez inégale; elle s'enlève quelquefois d'un beau mouvement, mais trop souvent aussi elle est terne et un peu languissante. On étudiera avec profit les idées littéraires de Crémazie, telles qu'il les a souvent communiquées à l'abbé Raymond Casgrain, dans des lettres qui ont été publiées en tête du volume des *Œuvres complètes* du poète.

Alfred Garneau. Alfred Garneau, fils de notre historien national, né à la Canardière, près de Québec, en 1836, et mort à Montréal en 1904, a plus d'une fois consacré à la poésie les loisirs de sa vie

de traducteur officiel au Sénat canadien. A la fois sensible, timide et artiste, il ne semble pas avoir donné, dans les poésies trop rares qu'il a laissées, la mesure de son talent. Délicatesse du sentiment, subtilité des impressions, souci minutieux de la forme, ce sont quelques-unes des qualités que l'on aime à reconnaître chez lui. Il y a cependant dans ses vers de grandes inégalités de style. Les *Poésies* d'Alfred Garneau ont été recueillies et publiées après sa mort, en 1906.

M. Louis-Honoré Fréchette. M. Fréchette est l'un de nos poètes qui ont le plus contribué au développement de la poésie canadienne. Il a successivement publié : *Mes loisirs* (1863) ; *La Voix d'un Exilé* (1869) ; *Pêle-Mêle* (1877) ; *Les Fleurs boréales. Les Oiseaux de neige* (1879) ; *La Légende d'un Peuple* (1887) ; *Les Feuilles Volantes* (1891). *La Légende d'un Peuple* est son meilleur recueil. C'est une sorte d'épopée, dans la manière des épopées modernes, où l'auteur met en lumière les principales époques de notre histoire.

M. Fréchette est surtout le disciple et l'imitateur de Victor Hugo. Sa poésie est donc pleine d'images brillantes, de mots sonores, et parfois tapageurs. C'est une poésie oratoire, éloquente, où le sentiment vrai est parfois très puissant, mais où il n'a pas toujours sa part suffisante.

M. Pamphile LeMay. M. LeMay est le plus sympathique de ceux-là de nos poètes qui vivent encore. Son inspiration est d'ordinaire plus sincère et plus profonde que celle de M. Fréchette. Elle jaillit plus vivement du cœur. Elle n'a pas à sa disposition la phrase grande, éloquente de l'auteur de *la Légende d'un Peuple*, elle se présente parfois en tenue négligée, mais elle dit plus suavement et plus amoureusement les choses de la vie canadienne.

Les principaux recueils de M. LeMay sont: *Essais poétiques* (1865); *Evangéline* (1870); *Les Vengeances* (1875), rééditées en 1888 sous le titre de *Tonkourou; Fables canadiennes* (1881), rééditées en 1891; *Petits Poèmes* (1883); *Les Gouttelettes* (1904). Ce dernier recueil, composé de sonnets, est sans contredit le plus parfait qu'ait publié le poète, et peut-être aussi le meilleur qu'il y ait dans la littérature canadienne.

M. Adolphe Poisson. Le barde d'Arthabaska a publié trois recueils: *Chants canadiens* (1880); *Heures perdues* (1894); *Sous les Pins* (1902). Il se complaît surtout dans les petits sujets que lui suggère la vie calme et recueillie qui l'enveloppe. Poésie courte, qui a peu d'envergure et d'élan, mais qui est saine et souvent gracieuse.

M. Nérée Beauchemin. Le poète de Yamachiche a publié un recueil intitulé *Floraisons matutinales* (1897). Le lyrisme de M. Beauchemin est fort délicat, un peu précieux quelquefois, et révèle une âme très sensible. Qu'on lise *Avril Boréal, la Cloche de Louisbourg, Primeroses.*

M. William Chapman. M. Chapman a publié les *Québecquoises* (1876), les *Feuilles d'érable* (1890), et les *Aspirations* (1904). Les *Aspirations* sont le meilleur recueil qu'il ait donné. Le talent de M. Chapman se développe et mûrit; il s'élève parfois assez haut, et ce poète a écrit quelques-uns de nos meilleurs vers canadiens. Mais l'inspiration n'est pas assez constante, ni assez sincère. Il y a dans ses poésies, mêlées à de très beaux couplets, des longueurs, des envolées factices, trop de verbeuses amplifications et trop de rhétorique.

M. l'abbé Apollinaire Gingras. M. l'abbé Gingras est, au contraire, doué d'une imagination active et hardie. *Au Foyer de mon Presbytère*, poèmes et chansons (1881), est le livre où il a condensé le meilleur de son âme de poète et de prêtre. Tour à tour mystique, patriote, familier, romantique, il tend sa voile à tous les vents qui la poussent et l'emportent parfois sur les sommets.

M. Emile Nelligan. Les chants de cet infortuné jeune poète ont été recueillis dans le livre *Emile Nelligan et son œuvre* (1903).

La poésie de Nelligan est sortie toute en fièvre de son imagination et de sa pensée; elle tient au tempérament surexcité, malade du poète, et nullement à nos traditions nationales et religieuses. En quoi elle diffère des autres poésies canadiennes. Mais cette âme impressionnable, que la névrose secoue et ébranle, est une âme d'artiste. Qu'elle s'inspire de Verlaine, de Beaudelaire, de Rollinat, ou qu'elle s'extériorise elle-même en des strophes ardentes, tristes, désespérées, elle nous intéresse par tout ce qui en elle s'inquiète, chante, s'exprime. L'artiste recherche avec soin le mot pittoresque ou rare qui fasse image ou harmonie musicale. Il est regrettable que l'on rencontre souvent dans ces vers des excentricités déconcertantes.

M. Albert Lozeau. M. Albert Lozeau vient de publier l'*Ame solitaire* (1907), dont il avait déjà donné dans les journaux quelques fragments. Couché pendant neuf ans sur un lit de souffrance, retenu encore par la maladie dans son fauteuil où il travaille, Albert Lozeau a appris dans la solitude et la maladie l'art des vers. Ce poète n'a guère vu le monde et la nature que par les fenêtres de sa

chambre. Il rêve donc plus qu'il n'observe: et c'est dans le sonnet qu'il se plaît davantage à enfermer le songe de ses jours captifs.

La poésie de M. Lozeau, d'une facture souvent très fine et très bonne, et d'une inspiration suffisamment personnelle, est inégale de forme, et pas toujours assez riche d'idées. La passion s'exprime quelquefois chez lui avec ardeur; il lui manque d'être assez profonde. Il y a trop de sensiblerie chez ce poète. Son talent est, d'ailleurs, en progrès.

Nous ne pouvons donner ici tous les noms de ceux qui aujourd'hui essaient de chanter, ou vident leurs vieux tiroirs pleins de strophes. M. l'abbé Maxime Hudon vient de commencer à publier les séries anciennes et multiples de ses *Sentiments et Souvenirs* (1907), en commençant, nous ne savons pourquoi, par la deuxième. On trouvera aussi dans les *Soirées du Château de Ramezay* (1900), Montréal, quelques-uns des meilleurs vers qui ont été écrits, il y a une dizaine d'années, par les jeunes poètes de l'*Ecole littéraire de Montréal.* Signalons entre tous les jeunes de ce groupe, auquel il faut rattacher MM. Lozeau et Nelligan, les noms pleins de promesse de MM. Charles Gill, Gonzalve Desaulniers, Jean Charbonneau, Germain Beaulieu.

HISTOIRE

L'histoire est, assurément, le genre littéraire que l'on a ici cultivé avec le plus de succès. Le docteur Jacques Labrie et Michel Bibaud ont tracé la voie. Le manuscrit de Labrie, dont les contemporains avaient lu quelques extraits dans les périodiques de l'époque, a été brûlé, malheureusement, en 1837, dans l'incendie de Saint-Benoît. Notre première *Histoire du Canada* n'a donc pas été publiée.

C'est à partir de 1840 surtout que s'accentue le mouvement des études historiques. On éprouvait alors plus vivement le besoin de venger les Canadiens des calomnies que les historiens anglais, et en particulier William Smith, avaient accumulées contre eux. Après Garneau, toute une légion d'historiens s'est levée qui a étudié avec soin notre histoire. Le champ n'est pas encore tout exploré. Et il est surtout désirable que l'on s'inquiète davantage de traiter, pour l'instruction de la jeune génération, l'histoire des événements politiques, des développements économiques, et des transformations sociales qui remplissent les quarante dernières années du dix-neuvième siècle. Nos

historiens ne sauraient non plus trop perfectionner leurs méthodes de travail.

Michel Bibaud (1782-1857). Michel Bibaud a publié une *Histoire du Canada* qui avait tout d'abord paru par fragments dans les nombreux périodiques qu'il a successivement dirigés. Ce travail n'est plus guère lu aujourd'hui parce qu'il a été dépassé par celui de Garneau qui est plus complet et plus philosophique, et surtout parce qu'il est d'une inspiration bureaucratique souvent partiale. Bibaud condamne sans pitié le zèle plus d'une fois indiscret de nos patriotes ; il ne tient pas assez compte de leurs louables intentions, et il réserve trop volontiers ses sympathies pour notre bureaucratie coloniale. Cependant cette *Histoire* est à consulter : l'appréciation qu'on y trouve de nos querelles politiques et parlementaires qui ont précedé l'insurrection de 1837-1838, nous permet de corriger certaines appréciations contraires, et parfois trop accentuées, que nous trouvons dans l'*Histoire* de Garneau.

L'ouvrage de Michel Bibaud est le premier en date sur la liste des *Histoires du Canada* qui ont été faites et publiées après la cession du pays. Il conduit le récit des événements jusqu'à 1837.

F.-X. Garneau (1809-1866). Garneau est pour nous, Canadiens, l'historien national. Son *Histoire*

du Canada couvre les deux périodes de notre histoire qui correspondent à la domination française et à la domination anglaise ; elle s'arrête à l'Union des Canadas, en 1840.

Garneau a, mieux que tous ceux qui l'ont précédé, raconté notre passé. Il n'a pas été éclipsé par ceux qui sont venus après lui. Son *Histoire* est encore l'ouvrage indispensable auquel il faut recourir. D'autres historiens particuliers ont pu compléter et rectifier ici ou là ce puissant travail ; ils ont pu corriger quelques-uns des jugements de Garneau—jugements très discutables que porte cet auteur sur les relations de l'Église et de l'État, l'intervention du clergé dans l'administration de la chose publique, et sur certaines questions de politique et de vie coloniale —mais il y en a bien peu qui aient, ici, écrit l'histoire avec autant de verve, et qui l'aient fait avec un patriotisme plus intense. Peut-être même ce patriotisme a-t-il quelquefois nui à la juste appréciation des hommes et des choses, surtout quand l'historien raconte nos luttes du dernier siècle avec l'oligarchie anglaise. Doué d'un esprit visiblement incliné vers les considérations philosophiques, et d'une imagination vive et poétique, Garneau peut être rattaché à l'école française qu'avait fondée Augustin Thierry.

L'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland. Né à Montréal en 1805 ; mort à Québec en 1865. L'abbé Ferland se place auprès de Garneau sur la liste de nos historiens. Sa réputation ne le cède guère à celle de son prédécesseur. Ferland pénètre davantage dans les détails de l'histoire du pays, et son érudition apparaît plus abondante que celle de Garneau. L'exactitude scientifique est la qualité maîtresse de son œuvre, encore qu'il n'ait pas assez pris soin d'indiquer ses sources. Il n'a pas le style séduisant et coloré de Garneau : le sien brille surtout de l'éclat d'une belle simplicité, et n'emprunte guère son intérêt qu'aux choses qu'il raconte.

L'œuvre principale de Ferland est son *Cours d'Histoire du Canada*, qu'il commença à publier en 1861, dont il donna deux volumes, et que la mort l'a empêché de continuer. Le deuxième et dernier volume s'arrête au traité de 1763. Mais on ne connaît pas bien Ferland si l'on n'a pas lu les opuscules et articles historiques qu'il a publiés, et en particulier : *Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie* (1861) ; *Louis-Olivier Gamache ; Le Labrador ; Notice biographique sur Mgr Joseph-Octave Plessis*. Ces études ont paru dans les *Soirées Canadiennes* et dans le *Foyer Canadien*, de 1861 à 1863. Elles ont été rééditées plus tard.

Antoine Gérin-Lajoie. Né à Yamachiche en 1824; mort à Ottawa en 1882. En plus de ses poésies, d'un roman et d'une tragédie, Gérin-Lajoie a laissé, manuscrite, une œuvre précieuse, *Dix ans d'Histoire du Canada, 1840-1850,* qui a été publiée en 1888, après la mort de l'auteur. C'est la meilleure étude que nous ayons sur cette période de l'histoire de l'établissement du gouvernement responsable.

Le style de l'historien est facile, quoique sobre, et on lui peut reprocher de s'embarrasser parfois de trop longues citations de documents officiels. Ce défaut est, d'ailleurs, assez ordinaire aux historiens canadiens. Les informations de l'auteur sont abondantes et sûres. Gérin-Lajoie raconte des événements dont il a été le témoin judicieux.

L'abbé Henri-Raymond Casgrain. Né à la Rivière-Ouelle en 1831; mort à Québec en 1904. L'abbé Casgrain compte, avec Garneau et Ferland, parmi ceux qui ont le plus contribué à faire connaître notre histoire à l'étranger. Il commença, en 1860, par publier des *Légendes* où il s'appliquait à faire revivre nos mœurs canadiennes, en leur donnant pour cadre les récits fantastiques des grand'mères. Puis il aborda l'histoire véritable et publia successivement : l'*Histoire de la*

Mère Marie de l'Incarnation (1864); des *Biographies canadiennes*, historiques et littéraires, qu'il a réunies en volume; l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* (1878); le *Pèlerinage au pays d'Evangéline* (1885); *Montcalm et Lévis* (1891); *Une seconde Acadie* (1894); *l'Asile du Bon-Pasteur de Québec* (1896); *Les Sulpiciens et les Prêtres des Missions-Etrangères en Acadie* (1897). Il a aussi dirigé la publication d'une collection de documents très importants qui se rattachent à nos dernières guerres françaises.

Les ouvrages de l'abbé Casgrain sont généralement bien informés, et d'une lecture attachante. L'imagination très vive de l'auteur, et son sentiment patriotique très ardent ont quelquefois nui à l'esprit scientifique dont il aurait pu davantage pénétrer ses livres. Il aimait voir dans l'histoire ce qu'il y cherchait d'abord.

Louis-Philippe Turcotte (1842-1878) a publié, en 1871 et en 1872, le *Canada sous l'Union*. L'auteur y fait à peu près exclusivement l'histoire politique de ce temps. Ses opinions sont souvent discutées. On voudrait que cet ouvrage fût pénétré de plus d'esprit philosophique, et qu'il fût écrit avec plus d'éclat, de verve et d'ampleur.

Théophile-Pierre Bédard (1844-1900) a publié, en 1869, l'*Histoire de Cinquante ans, 1791-1841*,

où l'on trouve beaucoup de renseignements sur une des périodes les plus mouvementées de notre existence nationale. C'est le seul ouvrage spécial qui existe sur cette période. Cette *Histoire de Cinquante ans* vaut d'ailleurs beaucoup mieux par les faits qu'elle rapporte que par la forme un peu sèche et lourde que l'auteur donne à ses récits.

Parmi les historiens qui sont encore vivants, et qui sont nombreux, nous signalerons rapidement :

M. Benjamin Sulte qui a écrit en huit volumes, de 160 pages chacun, l'*Histoire des Canadiens français*, parue de 1882 à 1884. M. Sulte a publié d'autres œuvres nombreuses dont voici les principales : *Mélanges d'Histoire et de Littérature* (1876) ; *Le Coin du Feu* (1877) ; *Chronique trifluvienne* (1879) ; *Pages d'Histoire du Canada* (1891) ; *Histoire de la Milice Canadienne, 1760-1897*, (1897) ; *la Bataille de Châteauguay* (1899).

M. Sulte a beaucoup étudié notre histoire ; son érudition est considérable. Il est cependant regrettable qu'il n'ait pas toujours apporté assez d'esprit scientifique dans la préparation et la rédaction de ses ouvrages. Il est utile de pouvoir contrôler son texte.

M. Louis-Olivier David a écrit *Biographies et Portraits* (1876); les *Patriotes de 1837-1838* (1884); *Mes Contemporains* (1894); *les deux Papineau* (1896); *l'Union des deux Canadas, 1841-1867* (1898). Son œuvre est toute pénétrée de vie et d'ardeur. Mais l'enthousiasme généreux de l'homme gâte parfois l'autorité de l'écrivain. M. David est souvent panégyriste lorsqu'il ne devrait être que biographe ou historien.

M. Joseph-Edmond Roy. L'œuvre de M. Roy, déjà considérable, comprend surtout l'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon*, commencée en 1897, et dont le sixième et dernier volume est en préparation; l'*Histoire du Notariat au Canada*, 4 vols (1899); et de nombreux opuscules, entr'autres: *Voyage au pays de Tadoussac* (1889); *Voyage de Kalm au Canada* (1900).

L'*Histoire de la Seigneurie de Lauzon* est une œuvre éminemment riche en renseignements de toutes sortes. Personne encore n'était descendu aussi avant et aussi minutieusement dans les détails de la vie et des mœurs canadiennes. Cette œuvre déborde volontiers le cadre que l'auteur avait d'abord tracé, se répand en digressions, et devient souvent une histoire générale de la Province de Québec. C'est une des publications historiques les plus

précieuses qui aient été faites dans notre pays. M. Roy vient de faire paraître le premier volume de ses *Souvenirs d'une Classe au Séminaire de Québec*. Ces *Souvenirs* sont une page véritable, bien vivante, de l'histoire du Canada français.

M. l'abbé Auguste Gosselin a mérité d'être appelé l'historien de Mgr de Laval. A part la *Vie de Mgr de Laval*, 2 vols (1890), dont il a donné, en 1901, une édition abrégée, M. Gosselin a fait une série d'études historiques : *Mgr de Saint-Valier et son temps ; Henri de Bernières* (1902) ; *le docteur Jacques Labrie* (1903) ; *Jean Bourdon et l'abbé de Saint-Sauveur* (1904) ; *Jean Nicolet* (1905). Ces ouvrages sont bien documentés et d'une lecture très agréable. Les digressions elles-mêmes ne manquent pas de retenir fortement notre attention.

M. Narcisse-Eutrope Dionne est l'un de nos plus assidus chercheurs, et l'un de nos plus féconds. Voici la liste de ses principales œuvres historiques : *Jacques Cartier* (1889) ; *la Nouvelle-France de Cartier à Champlain* (1891) ; *Samuel Champlain* (1891 et 1906), 2 vols ; *les Ecclésiastiques et les Royalistes français réfugiés au Canada* (1905) ; *Vie de C.-F. Painchaud*, fondateur du collège Sainte-Anne de la Pocatière (1894). L'érudition de M. le docteur

Dionne, si elle ne s'exprime pas toujours avec grâce et souplesse, est sûre et abondamment informée.

M. Alfred DeCelles est en train de nous faire, sous forme de monographies, l'histoire politique de notre pays. *Papineau* (1905), *LaFontaine et son temps, Cartier et son temps* (1907), sont trois livres indispensables à celui qui veut connaître les luttes parlementaires du siècle dernier. Les ouvrages de M. DeCelles sont écrits dans une langue facile et abondante. Le ton est calme et mesuré. On y voudrait cependant quelquefois plus de précision dans les données historiques. Les chapitres ressemblent trop parfois à des dissertations. M. DeCelles a aussi écrit une *Histoire des Etats-Unis* (1896).

M. Thomas Chapais s'est révélé très compétent historien en publiant *Jean Talon* (1904). L'auteur a consciencieusement étudié la vie, l'œuvre de cet intendant, et a rapporté de ses recherches le livre le plus complet que nous ayons sur cette période si considérable de l'histoire de la Nouvelle-France. On nous assure que M. Chapais continue à étudier, pour en informer le public, l'histoire de nos intendants.

M. l'abbé **Henri-Arthur Scott** a entrepris de nous raconter l'*Histoire de N.-D. de Sainte-Foy*. Le premier volume, paru en 1902, écrit dans une langue sobre, claire, quelquefois inexpérimentée, nous fait assister à la naissance et aux premiers développements de la colonie. Pendant longtemps l'histoire de la paroisse de Sainte-Foy se confond avec l'histoire générale de la Nouvelle-France. Espérons que M. Scott donnera bientôt une suite à son œuvre si bien commencée.

Nous rattacherons à ce chapitre de l'histoire quelques-uns des nombreux travailleurs qui, sans entreprendre ou exécuter de grands ouvrages historiques, ont publié d'intéressantes et instructives monographies.

Maximilien Bibaud, fils de Michel Bibaud, et pour cela appelé Bibaud « jeune » : *Biographie des Sagamos illustrés de l'Amérique Septentrionale* (1848).

L'abbé **Joseph-Pierre-Anselme Maurault** (1819-1871) : *Histoire des Abénakis* (1866).

M. **Ernest Gagnon** : *Le Fort et le Château Saint-Louis* (1895) ; *Louis Jolliet* (1902).

M. l'abbé Napoléon Caron : *Histoire de la paroisse d'Yamachiche* (1892) ; *Deux voyages sur le Saint-Maurice* (1889).

M. Ernest Myrand : *Sir William Phipps devant Québec* (1893) ; *Frontenac et ses Amis* (1902).

Mgr Henri Têtu : *Les Evêques de Québec. Notices biographiques* (1889) ; *Histoire du Palais épiscopal de Québec* (1896).

M. Pascal Poirier : l'*Origine des Acadiens* (1874), et *le Père Lefebvre et l'Acadie* (1898).

M. l'abbé Lionel Lindsay : *Notre-Dame de la Jeune Lorette en la Nouvelle-France* (1900).

Mgr Joseph-Antoine-Irénée Douville : *Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet*, 2 vols (1903).

M. l'abbé Jean-Baptiste-Arthur Allaire : *Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu* (1905).

M. l'abbé Azarie Couillard-Després : *La première Famille française au Canada* (1907).

Nous croyons devoir signaler aussi, à propos de notre littérature historique, et à titre de renseignements pour les étudiants, les noms de quelques-uns de nos érudits et de nos archéologues, qui

n'ont pas laissé une œuvre littéraire proprement dite, mais qui ont largement contribué au progrès de nos études d'histoire du Canada.

Jacques Viger (1787-1858). Cet érudit a passé une grande partie de sa vie à collectionner des documents qui se rattachent à l'histoire du Canada. Cette collection forme toute une bibliothèque qui est un véritable trésor où ont puisé nos historiens. En militaire qu'il était, Jacques Viger a donné à cette immense collection le nom de *Saberdache.* La *Saberdache* est conservée dans les Archives du Séminaire de Québec.

Jacques Viger eut une réputation extraordinaire de savant. On lui écrivait de tous côtés pour lui demander des renseignements. Il fut l'historien consultant de son temps. De nombreux extraits de la *Saberdache* ont paru dans la *Bibliothèque canadienne* et dans l'*Encyclopédie canadienne* de Michel Bibaud.

L'abbé Charles-Honoré Laverdière. Né au Château-Richer en 1826; mort à Québec en 1873. L'abbé Laverdière fut un érudit plutôt qu'un historien. Les éditions savantes des *Œuvres de Champlain,* 7 vols, et du *Journal des Jésuites* qu'il a annoté avec l'abbé Casgrain, constituent son œuvre

principale. Il a fait pour les classes un *Manuel d'Histoire du Canada* (1873), qui a rendu de grands services, mais que nos professeurs d'histoire du Canada tardent trop à remplacer. La composition en est indigeste, la méthode défectueuse, et on y exécute trop rapidement l'époque, pour nous la plus importante, de la domination anglaise.

Mgr Cyprien Tanguay (1819-1902) a fait ce travail unique qui est le *Dictionnaire généalogique des Familles canadiennes*, commencé en 1871. Malgré les inexactitudes, presque inévitables, qui se sont glissées dans ce *Dictionnaire*, l'œuvre reste bien l'une des plus précieuses qu'ait édifiées la patience de nos chercheurs. Le *Répertoire général du Clergé canadien*, qu'a aussi publié en 1868 et 1869, l'abbé Tanguay, n'a qu'une très médiocre valeur scientifique. Il renferme un trop grand nombre d'erreurs qu'il eût été facile d'éviter.

L'abbé Hospice-Antelme Verreau (1828-1901) a publié des études bien informées dans les *Mémoires* de la Société Royale, le *Journal de l'Instruction publique*, la *Revue de Montréal*, et les *Mémoires* de la Société historique de Montréal. L'abbé Verreau a recueilli et annoté une collection importante de documents sur l'*Invasion du Canada*, qu'il a

publiés en 1873. L'abbé Verreau fut l'héritier intellectuel de Jacques Viger, et reçut de lui, en même temps que de précieux documents, son grand amour pour les choses de l'histoire et de la littérature canadienne.

M. Pierre-Georges Roy, directeur du *Bulletin des Recherches historiques*, auteur de nombreuses monographies de nos principales familles canadiennes, et des *Noms géographiques de la Province de Québec*, est aujourd'hui l'un de ceux qui s'occupent avec le plus de succès de recueillir les matériaux de l'histoire, et de les faire connaître au public.

LE ROMAN

Le roman est apparu assez tard dans l'histoire de notre littérature. Joseph Doutre, qui publia, en 1844, *les Fiancées de 1812*, fut l'un de ceux qui, les premiers, risquèrent en ce genre de timides essais.

Le roman a été pour nos littérateurs l'occasion d'exprimer parfois avec vérité la vie nationale. C'est, d'ailleurs, le roman de mœurs et le roman historique, où se manifeste plus volontiers l'âme canadienne, qui ont été le plus cultivés. Mais ces romans sont souvent des œuvres de surface. Ils ne sont pas assez remplis de choses, et pas assez pénétrés d'idées. Il manque le plus souvent, à nos romanciers, une culture générale assez intense, et une science plus abondante de l'histoire, de l'art, et de la vie.

Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Né à Québec en 1820; mort en 1890. Chauveau, qui a exercé son talent littéraire surtout dans le journalisme, a publié, en 1853, *Charles Guérin*, un roman de mœurs canadiennes. C'est l'histoire d'une famille canadienne contemporaine, que l'auteur écrit avec une grande

simplicité. L'intrigue d'amour n'y est pas du tout compliquée, et tout finit bien puisque Charles et Marichette s'en vont, après leur mariage, travailler, dans une paroisse nouvelle, à l'œuvre de la colonisation.

La peinture des mœurs est faite d'une main un peu légère, et la vie canadienne ne circule pas assez adondamment à travers les pages du roman.

Philippe Aubert de Gaspé. Né à Québec en 1786 ; mort en 1871. Le nom de Gaspé est impérissable dans l'histoire de notre littérature. De Gaspé a commencé bien tard à écrire. C'est le mouvement littéraire de 1860 qui l'a arraché à sa vieillesse inactive pour en faire, à soixante-quinze ans, le plus délicieux de nos conteurs. *Les Anciens Canadiens*, qu'il a publié en 1863, sont le roman de mœurs le plus populaire et le plus vrai qu'il y ait dans notre littérature. Personne n'a fait revivre avec plus de bonhomie et de jovialité l'humeur ronde et gaie des vieux Canadiens. L'auteur a aussi rappelé dans son livre quelques-unes des scènes dramatiques de la guerre de la conquête du Canada par l'Angleterre.

De Gaspé a voulu compléter son roman, qui est aussi un recueil d'anecdotes et de souvenirs, en publiant, en 1866, les *Mémoires*, qui ajoutent

beaucoup de détails intéressants au tableau des mœurs de la société des *Anciens Canadiens*.

Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882) a donné un frère à *Charles Guérin :* c'est *Jean Rivard, le Défricheur*, paru dans les *Soirées Canadiennes*, en 1862 ; et *Jean Rivard, économiste*, publié dans le *Foyer Canadien*, en 1864. Jean Rivard est un jeune homme, le type du défricheur, qui s'en va hardiment dans la forêt s'y tailler un domaine, et s'y faire un nid que Louise viendra égayer et peupler. Ce colon devient un riche et heureux cultivateur : ce défricheur est un économiste. Il sera bientôt le premier citoyen de la région, maire de son village, et député au parlement.

Ce roman vaut mieux que celui de Chauveau, et nul doute que la critique littéraire ne ramène un jour l'attention du public sur cette œuvre, très simple il est vrai, mais franche et pleine de sève et de vie canadienne.

Georges Boucher de Boucherville (1814-1898) a publié dans la *Revue canadienne*, en 1864 et 1865, un roman qui attira bien vite sur lui l'attention des lecteurs. *Une de perdue et Deux de trouvées* est un roman de mœurs et d'aventures qui eut un vif succès.

C'est dans l'Amérique du Sud, dans la Louisiane, dans les Antilles, et enfin au Canada que le romancier transporte tour à tour ses personnages et le lecteur. Il en prend occasion pour faire des peintures et des descriptions qui sont, dans la première partie du livre surtout, d'un coloris assez chaud. L'auteur crée à ses héros des situations dramatiques qui ont piqué très fort la curiosité, et ému la sensibité. La scène de la cave des Coco-Létart est restée fameuse. Ce roman est, en somme, une de nos meilleures œuvres d'imagination.

Joseph Marmette (1844-1895) a surtout pratiqué le roman historique. *Charles et Eva* (1867) ; *François de Bienville* (1870) ; *L'Intendant Bigot* (1872) ; *Le Chevalier de Mornac* (1873) ; *Le Tomahawk et l'Epée* (1877), sont les œuvres principales qu'il a produites.

Ses reconstitutions historiques sont fort attachantes, car Marmette a su choisir, pour essayer de les faire revivre, les époques les plus considérables et les plus agitées de notre histoire. Il manque aux caractères des personnages une originalité plus accentuée, et au style de l'auteur de la sobriété. Marmette a une vive imagination descriptive qui ne sait pas toujours s'enfermer

dans une juste mesure. Ce romancier a aussi publié, en 1881, *Récits et Souvenirs*.

Jules-Paul Tardivel (1851-1905) a publié, en 1895, un roman d'une haute valeur, *Pour la Patrie*, où l'auteur s'attaque surtout à l'influence maçonnique qu'il a toujours dénoncée comme le mal le plus dangereux et le plus subtil qui puisse envahir notre vie nationale.

Nous avons peu de romanciers qui soient encore vivants et actifs.

M. Napoléon Bourassa a emprunté à l'histoire si dramatique de la dispersion des Acadiens le sujet de son roman : *Jacques et Marie* (1866).

Laure Conan (Mlle Félicité Angers) a écrit *Angéline de Montbrun* (1884) ; *A l'œuvre et à l'épreuve* (1891) ; *l'Oublié* (1902). Ces romans psychologiques et historiques révèlent par dessus tout la sensibilité exquise, et discrète, de l'auteur. La trame de ces romans pourrait être plus bien étoffée ; elle ne saurait être plus délicate.

M. Ernest Choquette est l'auteur des *Ribaud* (1898), de *Claude Paysan* (1899), et des *Carabinades* (1900). Il y a dans ces livres de M. le

docteur Choquette de belles qualités littéraires, et une analyse assez fine des passions et des émotions de l'amour. L'auteur s'inspire trop visiblement des modèles français ; cependant il situe bien ses personnages en terre canadienne.

Signalons encore parmi ceux qui se sont essayés dans le genre difficile du roman, sans y avoir laissé encore une œuvre assez considérable :

M. Edmond Rousseau, qui a écrit des nouvelles historiques populaires : *Le Château de Beaumanoir* (1886) ; *les Exploits d'Iberville* (1888) ; et *la Monongahéla* (1890).

M. Eugène Dick, qui a publié *l'Enfant mystérieux* (1890) ; et *un Drame au Labrador* (1898).

M. Errol Bouchette qui a fait une nouvelle à base de sociologie, *Robert Lozé* (1903).

PHILOSOPHIE ; POLITIQUE ; ÉCONOMIE SOCIALE

Nous plaçons sous ce titre général les écrivains qui, dans le journal, dans des conférences ou dans des livres, ont parlé le plus pertinemment des questions sociales, philosophiques et politiques qui intéressent la vie canadienne.

La littérature philosophique est, ici, particulièrement pauvre. Notre esprit canadien serait-il, en cette matière, dépourvu d'originalité? Il semble plutôt que ceux qui parmi nous s'occupent spécialement de cette science, ou n'ont pas encore assez travaillé, ou ne se sont pas assez souciés de savoir exposer au public instruit leurs méditations et leurs recherches personnelles.

Etienne Parent. Né à Beauport, près de Québec, en 1801; mort en 1874. Voici peut-être le penseur le plus avisé et le plus pénétrant que nous ayons eu. Ses contemporains l'ont appelé le Victor Cousin du Canada.

Parent fut d'abord journaliste. Entré au *Canadien* en 1822, il fit partie de la rédaction jusqu'en 1825, année où le journal cessa de paraître. Etienne Parent le ressuscita en 1831, et pendant

longtemps ses articles de rédaction firent la fortune de ce journal. Il fut un lutteur énergique, infatigable, armé d'une vigoureuse et tranchante dialectique.

Parent a lu devant le public de l'Institut Canadien de Québec quelques-unes des dissertations les plus substantielles et les plus fortes qu'il ait produites. Elles ont été publiées dans les revues du temps. Nous signalons ici les principales: *L'industrie comme moyen de conserver notre nationalité; Importance de l'étude de l'économie politique; Du travail chez l'homme; Du prêtre et du spiritualisme dans leurs rapports avec la société; Considérations sur notre système d'éducation populaire, sur l'éducation en général, et les moyens législatifs d'y pourvoir; De l'importance et des devoirs du commerce; De l'intelligence dans ses rapports avec la société; Considérations sur le sort des classes ouvrières.*

Joseph-Charles Taché. Né à Kamouraska en 1894. Fondateur et rédacteur du *Courrier du Canada*, Taché a fait tour à tour du journalisme, de l'histoire, et de la littérature.

Son *Esquisse sur le Canada*, est une bonne étude qui a beaucoup contribué à faire connaître notre pays à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. L'un de ses meilleurs ouvrages est son livre prophétique: *Des Provinces de l'Amérique du Nord et d'une Union*

Fédérale (1850). Il faut attribuer à Taché la *Pléiade rouge*, signée *Gaspard LeMage*, que l'on trouve dans les *Guêpes canadiennes*.

Joseph-Edouard Cauchon. Né à Québec en 1816; mort en 1885. Cauchon fut surtout journaliste. Il a fondé et longtemps dirigé le *Journal de Québec*. Il fut l'un des lutteurs de la plume les plus adroits et les plus redoutés de son temps. Sa prose est dispersée dans son journal. Mais nous lui devons une très forte étude politique qu'il a publiée, et qu'il faut signaler: *L'Union des Provinces britanniques de l'Amérique du Nord* (1865).

Joseph Royal (1837-1902) a laissé dans la *Revue Canadienne*, de nombreux articles sur des sujets d'économie politique et d'histoire, qui en ont fait un remarquable publiciste.

Jules-Paul Tardivel (1851-1905) est surtout connu comme journaliste. Après avoir longtemps travaillé au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, à *la Minerve* et au *Canadien*, il fonda, en 1881, le journal ou revue hebdomadaire *la Vérité*, dont il fut le directeur jusqu'à sa mort. Tardivel a livré dans son journal de longues, et difficiles, et périlleuses batailles. Il s'est appliqué à se tenir en dehors

des partis politiques, estimant que c'est le seul moyen de se placer à un point de vue d'où l'on puisse les bien juger. Il a ainsi contribué à diminuer parmi nous ce que l'on nomme si justement l'esprit de parti. Mais la franchise, l'intransigeance et parfois les excès de sa pensée lui ont créé beaucoup d'adversaires. Tous se sont plus, d'ailleurs, à louer la droiture de sa volonté, l'indépendance de sa plume et de ses convictions.

Ecrivain sobre, et parfois un peu terne, il s'exprime en un style qui se pare surtout d'une grande simplicité. Il a réuni en trois volumes ses meilleurs articles et études, sous le titre collectif de *Mélanges*. La franc-maçonnerie et le libéralisme sont les deux ennemis qu'il a toujours combattus.

Nous avons encore de Tardivel une biographie de *Pie IX* (1878), des *Notes de voyages* (1890), un livre très apprécié sur *la Situation religieuse aux Etats-Unis* (1900), deux brochures: l'*Anglicisme, voilà l'ennemi* (1880), et *la Langue française au Canada* (1901).

Edmond de Nevers. Né à la Baie-du-Febvre, en 1862; mort à Central Falls, E.-U., en 1906. De Nevers a publié l'*Avenir du Peuple canadien-français* (1896), et l'*Ame américaine*, 2 vols (1900). Ces ouvrages, fortement documentés, remplis d'observations judicieuses, et animés d'un large souffle

patriotique, ont placé Edmond de Nevers au premier rang de nos écrivains canadiens.

Mgr Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, a écrit des ouvrages d'apologétique populaire, plein d'une forte doctrine : *La Primauté et l'Infaillibilité des Souverains Pontifes* (1873); *la Sainte Ecriture et la Règle de foi* (1874); *le Culte catholique* (1875).

———

CONTES ET RÉCITS ; LITTÉRATURE ; MÉLANGES

La littérature d'imagination, la littérature descriptive, les études de mœurs, la critique, les « mélanges » de toutes sortes constituent un chapitre à part où l'on peut grouper des œuvres assez nombreuses.

Il conviendrait de rappeler ici que l'on trouve dans le volume des *Œuvres complètes* de Crémazie, des lettres nombreuses, d'un style abondant et alerte, où le poète exilé a écrit des pages intéressantes de critique littéraire, et des récits bien vécus du siège de Paris.

Jean-Baptiste Meilleur. Né à Saint-Laurent, près Montréal, en 1796 ; mort en 1878. Le « docteur » Meilleur, comme il est convenu de l'appeler, a fourni plusieurs articles au *Journal de Médecine*, et fondé l'*Echo du Pays* en 1834. Premier Surintendant de l'Instruction publique dans le Bas-Canada, il a laissé un *Mémorial de l'Education* (1860), qui est extrêmement précieux pour l'histoire de l'école dans notre pays. Le docteur Meilleur a aussi publié plusieurs manuels.

P.-J.-O. Chauveau, qui a écrit le roman *Charles Guérin*, a aussi laissé dans le *Journal de l'Instruction publique* toute une œuvre littéraire qui y est éparpillée, et qu'il serait intéressant de recueillir. Il a écrit deux livres qu'il faut connaître: *L'Instruction publique au Canada* (1876), et *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (1883). Chauveau a publié en 1877 une brochure: *Souvenirs et Légendes*. Il fut encore un orateur académique très applaudi.

Joseph-Charles Taché, qui fut surtout journaliste, a publié deux œuvres d'imagination qui sont en même temps des études de mœurs toutes remplies de choses canadiennes: *Trois Légendes de mon Pays* (1876), et *Forestiers et Voyageurs* (1884). La phrase de Taché est un peu rude, mais elle est tellement pénétrée des parfums du terroir, qu'elle intéresse et retient le lecteur. Comme de Gaspé, Taché a été l'un des plus canadiens de nos écrivains.

Hubert LaRue (1833-1881). Le docteur Hubert LaRue contribua pour une large part au mouvement littéraire de 1860. Il a beaucoup écrit dans les revues et journaux de son temps, notamment dans le *Courrier du Canada*, l'*Événement*, les *Soirées*

Canadiennes, le *Foyer Canadien*, et dans la *Ruche littéraire* où il signe *Isidore de Méplats*. L'une de ses études les plus remarquables est celle qu'il a faite sur les *Chansons populaires et historiques du Canada* (1863). Il a publié le *Voyage sentimental sur la rue Saint-Jean; départ en 1860, retour en 1880* (1879); le *Voyage autour de l'Isle d'Orléans*. Ses articles, études, conférences ont été réunis en deux volumes sous le titre collectif de *Mélanges historiques, littéraires, et d'économie politique* (1870 et 1881). H. LaRue a aussi publié une *Histoire populaire du Canada* (1875).

Edmond Lareau (1848-1890) a publié en 1874 notre première et encore unique *Histoire de la Littérature canadienne*, ouvrage un peu touffu, d'une composition indigeste, où l'on trouve cependant les plus précieux renseignements. Lareau a aussi publié une *Histoire du Droit canadien* (1888), et des *Mélanges historiques et littéraires* (1877).

Mgr Alexandre Taché (1829-1894) a laissé sur le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest des études qui sont des documents précieux pour l'histoire de cette partie du Canada. Nous mentionnerons ici: *Vingt années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique* (1866), et une *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* (1869).

Henri-Edmond Faucher de Saint-Maurice (1844-1897). On l'a surnommé le plus gascon des Canadiens, et l'on ne s'est pas beaucoup trompé. Et ce tempérament ardent et militaire dont il était doué a marqué ses œuvres d'une allure franche et vigoureuse. Soldat, greffier, touriste, député, journaliste, Faucher a porté un peu partout son activité facile, et il a raconté ses impressions et ses fantaisies.

De Québec à Mexico (1866) est le premier récit de longue haleine qu'il a publié. C'est le carnet de voyage de Faucher s'en allant, à vingt ans, au sortir du collège, mettre sa jeunesse enthousiaste au service de l'empereur Maximilien. Faucher a ensuite donné aux lettres canadiennes les principaux recueils suivants: *A la brunante*, contes et récits (1873); *Choses et autres* (1873); *De tribord à babord*, trois croisières dans le Golfe Saint-Laurent (1877); *A la veillée* (1878); *Deux ans au Mexique* (1878); *En route*, sept jours dans les Provinces maritimes (1888); *Joies et Tristesses de la Mer* (1888); *Loin du Pays* (1889); *Notes pour servir à l'histoire de l'Empereur Maximilien* (1889).

Arthur Buies (1840-1901). Ce Canadien était une sorte de parisien doublé d'un bohème égaré sur

les bords du Saint-Laurent. Buies a gardé des longs séjours de sa jeunesse à Paris, et de sa formation intellectuelle toute française, une empreinte dont fut toujours marqué son esprit. De tous nos écrivains canadiens il est peut-être celui qui a le plus subtilement et adroitement manié la langue française. Ame ardente, enthousiaste jusqu'à l'excentricité, il excellait dans la causerie, dans la conférence, dans la chronique, dans l'article où s'épanchait une verve intarissable.

Quelques-unes de ses chroniques ont été réunies en volumes : *Chroniques. Humeurs et Caprices* (1873); *Chroniques. Voyages* (1875), et *Petites Chroniques pour 1877* (1878). Buies a aussi consacré son talent à des études géographiques et descriptives. Nous avons de lui : *L'Outaouais supérieur* (1889), *le Saguenay et le Bassin du Lac Saint-Jean* (1896), *Récits de voyages* (1890), *les Comtés de Rimouski, Matane et Témiscouata* (1890), *au Portique des Laurentides* (1891), *la Vallée de la Matapédia* (1895).

Il faut enfin signaler une brochure très utile, *Anglicismes et Canadianismes* (1888), et un autre ouvrage : *Les jeunes Barbares. Réminiscences* (1892). *La Lanterne* (1868-1869), et *le Réveil* (1876) sont l'œuvre malheureuse où Buies fit passer tout ce

qu'il y avait en lui d'idées extravagantes ou erronées, et aussi tout ce qu'il y avait en son caractère de frondeur et d'excessif.

Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) a commencé par publier des vers dans la *Ruche littéraire* (1853-1854), *le Foyer Canadien* et la *Revue Canadienne*. La politique où il s'est laissé entraîner n'a jamais pu l'arracher tout à fait aux lettres. Il a publié plusieurs vaudevilles où il aimait à faire pétiller son esprit, et nous avons de lui un volume de *Mélanges politiques et littéraires* (1899).

Oscar Dunn (1845-1887) fut tour à tour rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe* et à *la Minerve*. Il a condensé ses souvenirs et ses principaux écrits dans *Dix ans de journalisme* (1876), et *Lectures pour tous* (1877). Oscar Dunn est aussi l'auteur d'un *Glossaire franco-canadien* (1880).

Joseph Tassé (1848-1895) a souvent utilisé pour le profit des lettres canadiennes ses loisirs de traducteur, puis de sénateur à la Chambre des Communes. *La Vallée de l'Outaouais* (1873); les *Canadiens de l'Ouest*, 2 vols (1878), où il raconte les durs sacrifices des premiers et rudes pionniers de

cette région du pays, *le 38e Fauteuil* ou *Souvenirs parlementaires* (1891), sont les principaux ouvrages qu'il a laissés.

Charles Ducharme (1864-1890) fut l'un de ceux qui vers la fin du dernier siècle ont essayé de faire de la critique littéraire. Il a fourni à la *Revue Canadienne* des articles qui furent bien accueillis du public, et qu'il a plus tard réunis en un volume : *Ris et Croquis*. Ch. Ducharme ne faisait que de commencer sa carrière quand la mort l'a frappé à l'âge de 26 ans.

Sir James Macpherson Lemoine, dont la longue vieillesse est toujours laborieuse, et qui vient de publier la septième série de ses *Maple Leaves*, a aussi réuni en différents volumes les multiples et petites études qu'il a écrites pour les journaux. Ces livres sont donc des recueils d'articles, qui sont eux-mêmes, en général, de trop courte haleine. Mentionnons ici l'*Album du touriste* (1872), *Monographies et Esquisses* (1885). L'œuvre anglaise de Sir James est plus volumineuse encore que son œuvre française.

M. Adolphe-Basile Routhier a dérobé au barreau et à la magistrature tout le temps qu'il a fallu pour

édifier une œuvre littéraire considérable. L'imagination et la sensibilité sont les deux facultés maîtresses de son talent: elles peuvent expliquer toutes les qualités et tous les défauts de ses livres.

Voici la liste des ouvrages que M. Routhier a publiés: *Causeries du Dimanche* (1871); *A travers l'Europe* (1881-1883); *En canot* (1881); *A travers l'Espagne* (1889); *Les grands Drames* (1889); *De Québec à Victoria* (1893); *La Reine Victoria et son Jubilé* (1898); *Québec et Lévis* (1900); *Conférences et Discours*, 2 vols (1890 et 1905).

Dans les *Guêpes canadiennes*, première série, on trouve, signés du pseudonyme *Jean Piquefort*, des *Portraits et Pastels littéraires*, dont il n'est plus indiscret de dire que M. le juge Routhier en fut l'auteur. En 1882, M. Routhier a publié un volume de poésie: *les Echos*. M. Routhier doit aussi donner bientôt au public un roman messianique, *le Centurion*.

M. Hector Fabre a été l'un de nos journalistes les plus corrects, les plus fins et les plus goûtés. Il a réuni en volume ses *Chroniques* (1877). La collection de l'*Evénement* qu'il a longtemps dirigé, et celle du *Paris-Canada* dont il est encore aujourd'hui le directeur, renferment la plus large part de son travail intellectuel.

M. Pamphile LeMay a réédité en 1907, et enrichi de nouvelles inventions, ses *Contes vrais*, publiés d'abord en 1899.

M. Napoléon Legendre a réuni en deux volumes, les *Échos de Québec* (1877), plusieurs articles et chroniques. Nous avons encore de M. Legendre, *A nos enfants* (1875), et *la Langue française au Canada* (1890). Signalons ici un volume de vers où le chroniqueur a essayé de se faire poète, *Perce-Neige* (1886), et un volume de *Mélanges*, prose et vers (1891).

M. Ernest Gagnon a publié, en 1865, une précieuse étude sur les *Chansons populaires du Canada* ; et il faut aussi signaler ici ses *Lettres de voyage* (1876), et *Choses d'autrefois* (1905).

M. L.-H. Fréchette a publié en prose *la Noël au Canada* (1900), et *Originaux et Détraqués* (1892), qui est une étude quelquefois burlesque de mœurs canadiennes.

M. Thomas Chapais, qui fut dix-sept ans directeur du *Courrier du Canada*, a réuni les principaux articles qu'il y a publiés dans ses *Mélanges de polémique et d'études religieuses, politiques et littéraires* (1905).

M. Ernest Myrand qui a commencé sa carrière par une nouvelle historique: *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* (1888), a publié une intéressante monographie sur les *Noëls anciens de la Nouvelle-France* (1899).

M. L.-A. Prud'homme publie dans la *Revue Canadienne*, depuis plus de vingt ans, une série d'études sur l'Ouest canadien, qu'il faut rappeler ici, et qui seront bientôt sans doute réunies en volume.

M. Alphonse Gagnon a publié, en 1885, *Nouvelles et Récits*, et, en 1894, *Études archéologiques et Variétés*.

M. l'abbé Georges Dugas nous a donné sur l'Ouest canadien des récits instructifs: *Légendes du Nord-Ouest* (1890); *Un Voyageur des Pays d'en haut*; et *l'Ouest Canadien* (1896); *Histoire véridique des faits qui ont préparé le Mouvement des Métis à la Rivière-Rouge, en 1869* (1905).

Le R. P. Victor Charland a publié ses *Questions d'Histoire littéraire* (1884), et *Madame Saincte Anne* (1898).

M. l'abbé Victor-Alphonse Huard raconte volontiers dans une forme légère et un peu négligée ses

impressions de voyage. Voyez *Labrador et Anticosti* (1897), et *Impressions d'un Passant* (1906).

M. l'abbé F.-X. Burque, qui s'est essayé dans le lyrisme en publiant deux volumes assez faibles d'*Elévations poétiques* (1906 et 1907), a aussi écrit la *Pluralité des Mondes habités* (1898), et la monographie du docteur *Pierre Martial Bardy* (1907).

M. l'abbé Elie Auclair a réuni en un volume *Articles et Études* (1903), les articles alertes, mais trop inconsistants, qu'il rédige avec une grande facilité.

Le R. P. Louis Lalande, qui a d'abord publié une traduction libre d'un ouvrage de Mgr Stang, évêque de Fall River, *Croire, c'est vivre* (1906), vient de faire imprimer, sous le titre *Entre Amis*, la spirituelle, vivante et quelquefois un peu verbeuse correspondance qu'il entretint avec son ami Arthur Prévost.

Henri d'Arles (R. P. Henri Beaudé) écrit entre deux missions de frère prêcheur des études sur l'art. Il les rédige avec toute l'application fine, déliée, et tout ensemble simple et un peu maniérée qui est spéciale aux jeunes artistes. Il a publié des *Propos d'Art* (1903), et des *Pastels* (1905).

M. l'abbé Camille Roy a publié : *L'Université Laval et les Fêtes du Cinquantenaire* (1903) ; *Essais sur la Littérature canadienne* (1907).

Enfin, signalons l'œuvre intéressante de deux femmes écrivains : *Chroniques du lundi* (1891), *Fleurs champêtres* (1895), de Françoise (Mlle Barry), et le *Premier Péché* (1902), de Madeleine (Mme Gleason-Huguenin).

L'ÉLOQUENCE

L'éloquence canadienne, qui existe depuis que le régime parlementaire de 1791 nous a donné des députés, a produit de nombreux discours et harangues, dont un bien petit nombre sollicitent encore l'attention du lecteur. Notre éloquence politique, qui s'exprime parfois avec force, a surtout deux défauts entre lesquels elle oscille, quand elle ne réussit pas à les attrapper tous les deux: elle est souvent, et à la fois, lourde et emphatique; elle s'enflamme sans s'élever parce qu'elle vit trop habituellement d'une rhétorique artificielle et traditionnelle qui se complaît dans la banalité des lieux communs. Ou bien encore, cette éloquence est diffuse, et elle dénote chez nos plus grands orateurs une discipline intellectuelle trop peu rigoureuse. L'éloquence parlementaire est particulièrement faible, trop peu pénétrée d'idées, et elle s'embarrasse souvent dans des longueurs, des citations et des hors-d'œuvre où s'égare la patience des auditeurs.

Notre éloquence académique, celle qui pérore au jour des grandes fêtes nationales, dans les sociétés littéraires, dans nos Facultés, dans les

congrès, dans les banquets ou à la tribune des conférenciers, est, par définition, plus soignée, et d'une tenue beaucoup plus correcte. Elle a produit parfois des œuvres que l'on peut relire avec profit.

Nous signalerons parmi les recueils de discours où l'on retrouve les meilleurs accents de l'âme canadienne, ceux où l'on a réuni les discours de SIR GEORGES-ÉTIENNE CARTIER, HONORÉ MERCIER, ADOLPHE CHAPLEAU et de SIR WILFRID LAURIER ; les *Conférences et Discours de nos hommes publics en France*, recueillis par M. Georges Bellerive ; les *Conférences et Discours* de l'ABBÉ GUSTAVE BOURASSA ; les *Conférences et Discours* de M. le juge A.-B. ROUTHIER, les *Discours et Conférences* de M. THOMAS CHAPAIS. Ajoutons à cette liste deux volumes de *Conférences publiques*, littéraires et scientifiques, publiées par l'Université Laval de Québec, et les *Annales de la Societé Saint-Jean-Baptiste* de Québec, où l'on peut trouver toute une collection de discours patriotiques.

Dans l'histoire de l'éloquence de la chaire au Canada, il faudra faire une grande place à l'abbé Holmes. Ses *Conférences de Notre-Dame de Québec*, qu'il prononça en 1848, et qu'il publia ensuite, firent accourir autour de sa chaire un auditoire très empressé, et eurent à cette époque le plus large retentissement.

LE THÉATRE

De tous les genres littéraires, le genre dramatique est certainement celui qui éprouve le plus de difficultés à s'organiser et à se développer parmi nous. Il y a sans doute à cela bien des causes, et en particulier celle-ci. Il faut pour exceller dans le genre dramatique une culture générale de l'esprit, une finesse d'observation, une pénétration psychologique, un sens de la vie réelle, un goût artistique, et une connaissance de la langue que jusqu'ici l'on n'a guère pu suffisamment réaliser dans notre Province. Les conditions de notre vie sociale ne permettent pas encore à l'art canadien de s'exercer toujours avec une grande chance de succès dans les genres où pour réussir il faut exceller. C'est au fur et à mesure que l'on voudra bien, dans nos préoccupations officielles, faire une plus large part au développement de la vie intellectuelle que pourront se constituer les arts difficiles et exigeants au nombre desquels il faut placer la littérature dramatique.

Voici les noms de quelques-uns des auteurs qui ont essayé de donner au théâtre canadien son

répertoire. La plupart de leurs œuvres n'ont qu'une bien médiocre valeur.

Joseph Quesnel: *Colas et Colinette*; *l'Anglomanie.*

A. Gérin-Lajoie: *Le jeune Latour*, tragédie qui est une œuvre de collège.

F.-G. Marchand: Vaudevilles: *Monsieur Fatenville*; *Erreur n'est pas compte* ou *les Inconvénients d'une ressemblance;* les *Faux-brillants*; *Un bonheur en attire un autre;* et une opérette, *le Lauréat.*

M. Pamphile LeMay: un drame, *les Vengeances*; des comédies: *Sous les Bois, En livrée, Rouges et Bleus.*

M. L.-H. Fréchette: *Papineau, Veronica.*

M. L.-O. David: *Le drapeau de Carillon.*

R. P. M.-J. Marsile: *Lévis.*

CONCLUSION

Notre littérature existe ; quelques causes de ses imperfections ; est-elle suffisamment nationale ?

Tels sont les principaux noms, les œuvres, et les quelques idées essentielles et directrices que nous avons cru devoir suggérer à l'attention des lecteurs. Nous savons bien, certes, que nous n'avons pas été complet, et que le tableau que nous avons ici essayé de tracer pourrait être élargi ou corrigé. Il se peut même que nous ayons omis de signaler des auteurs et des ouvrages qui ont plus de mérite que certains auteurs et certains ouvrages que nous avons fait entrer dans cette nomenclature. De telles omissions sont presque inévitables sur une liste qui est pour la première fois dressée. Nous espérons, d'ailleurs, que notre vie littéraire, de plus en plus active et féconde, nécessitera sans cesse pour notre tableau des additions et des agrandissements.

Mais, tel qu'il se présente maintenant aux lecteurs, le *Tableau de la Littérature canadienne-française* offre une liste d'écrivains et d'œuvres qui nous permettent d'affirmer que notre littérature existe, et qu'elle est en progrès.

S'il était nécessaire, pour que nous puissions nous glorifier d'avoir une littérature, que nous comptions parmi nos poètes des Ronsard ou des Sully Prud'homme, parmi nos historiens des Thiers ou des Thureau-Dangin, parmi nos philosophes des Pascal ou des Brunetière, et parmi nos romanciers des Balzac ou des Bazin, peu de peuples se pourraient vanter d'avoir de convenables débuts littéraires. Mais cela n'est pas nécessaire, et il suffit pour qu'il y ait chez nous une littérature, qu'il y ait un esprit et une pensée qui s'expriment avec art. L'art lui-même peut être plus ou moins parfait, et donc la littérature plus ou moins digne de nos admirations, mais s'il existe, on ne peut lui nier sa propre vie, et ce n'est pas à nous qu'il convient de l'ignorer ou de le dédaigner.

Notre littérature existe. Et si elle s'est jusqu'ici développée avec lenteur, et parfois avec des procédés qui accusent son inexpérience, il faut, plutôt que de la supprimer d'un trait d'humeur ou d'un trait d'esprit, savoir reconnaître, avouer et apprécier les causes qui l'ont empêché d'apparaître plus vite et de mieux s'exprimer.

Nous l'avons insinué dès les premières pages de ce *Tableau*, et nous croyons devoir y insister dans cette conclusion, si notre littérature ne produit pas encore les œuvres dont l'esprit canadien est capable, c'est sans doute parce que cet esprit, trop détourné du travail intellectuel par les exigences de la vie pratique et aussi par des habitudes de paresse depuis longtemps contractées, n'est pas encore aujourd'hui assez profondément cultivé. L'esprit humain n'est pas ici au pays de la vie intense. Au lieu que dans d'autres pays déjà vieux et depuis longtemps pourvus de tout ce qui assure le progrès des arts et des lettres, il y a une sorte d'atmosphère intellectuelle qui entretient et excite la vie de l'esprit, dans notre Canada français où la haute culture littéraire n'a guère été, et souvent n'a pu être assez encouragée, où l'on n'a pas encore franchi pour la formation des esprits les limites de l'enseignement secondaire, où les nécessités de la vie économique retiennent et absorbent presque toutes les activités, il y a plutôt une ambiance de préoccupations utilitaires et partout des désirs de vie facile qui détournent des études personnelles, empêchent de s'accroître assez et de se suffisamment féconder la vie même de l'esprit.

Le niveau de notre formation scientifique et artistique est bien loin d'être suffisamment élevé ;

et les véritables «intellectuels» sont parmi nous une espèce rare. S'apercevoir de cet état de chose ne peut être une impertinence; et ce n'est pas non plus nous dénigrer que de le dire, et ce ne peut être pour qui ce soit fatuité de l'écrire. Au contraire, il importe de le constater souvent et d'y souvent réfléchir pour qu'on ne s'endorme nulle part dans une médiocrité satisfaite. Créer parmi nous un milieu plus intellectuel, et pour cela se préoccuper davantage peut-être d'assurer à quelques esprits une plus forte culture, telle doit être notre ambition, et tel est le moyen sûr d'accroître la valeur de notre patrimoine littéraire.

A mesure que s'établiront dans notre province, plus nombreux et plus abondants, les véritables courants de vie intellectuelle, l'on verra les jeunes plus appliqués à la tâche laborieuse de produire, et secouer la somnolence dont nous avons été souvent coupables. Certes, il en coûte à l'esprit pour finir sa pensée, pour composer ses idées et leur donner la forme qui puisse les recommander au public; cette application est à la fois joyeuse et pénible; et c'est pour cela, sans doute, que beaucoup parmi nous qui certainement pourraient écrire, se contentent plutôt de lire. Il ne manque à ces intelligences très belles, et capables de se donner à elles-mêmes, par un effort constant, un développement

plus fructueux, il ne manque que l'entraînement et les incitations d'un milieu plus propre au travail de la pensée. Il ne manque aussi peut-être qu'une plus juste appréciation du rôle et de l'utilité des hommes de lettres.

Qui, en effet, ne l'a pas déjà remarqué? Nous n'avons pas toujours tenu en assez grande estime parmi nous les travailleurs de la plume. « Ce jeune homme ne fait rien, il écrit! » On le disait du temps de Chauveau qui l'a rapporté quelque part, et s'en est plaint amèrement; et beaucoup d'entre nos gens instruits le répèteraient encore assez volontiers aujourd'hui.

Comme tout esprit que hante surtout la préoccupation des nécessités quotidiennes, notre esprit canadien est bien près de se contenter de ce qu'il a si ardemment recherché, et il est trop heureux de pouvoir enfin s'y complaire et s'y reposer. Et encore, comme tout esprit que n'a pas affiné une suffisante culture traditionnelle et personnelle, l'esprit canadien ne fait pas toujours assez grand cas de la valeur réelle des formes artistiques de la pensée, et de ceux qui pourraient s'employer à les créer. Non pas qu'il ne soit pas sensible à la beauté littéraire: il est pour cela resté trop français; il la prise donc, et il se laisse par elle facilement séduire et entraîner; mais incapable souvent de

lui-même produire et de faire rayonner cette beauté, il s'en venge, il estime que c'est là un jeu plutôt qu'un art nécessaire auquel il faille beaucoup accorder. Il s'attache trop exclusivement, comme fait l'esprit du vulgaire, à la substance des idées et des choses sans se rendre assez compte qu'il est difficile, lorsqu'il s'agit de la pensée humaine, d'en distinguer la forme et le fond, et surtout sans comprendre assez que la forme ajoute toujours au fond une valeur décisive et incontestable.

Cependant, en dépit des conditions toutes défavorables qui sont ici faites à l'art et à la littérature, et malgré l'indifférence trop grande que l'on a plus d'une fois montrée pour les œuvres de nos écrivains, notre littérature et nos écrivains s'en vont multipliant les livres, et cherchant à les imposer quand même à l'attention du public. Et nul doute qu'à mesure que ces livres seront mieux faits, plus remplis d'idées qui vivifient les choses, plus enrichis des formes qui assurent aux idées et aux choses une durable existence, notre public s'y intéressera davantage, encouragera d'une façon plus pratique ceux qui osent écrire et qui peuvent orner de quelques œuvres utiles les rayons de notre bibliothèque canadienne.

***

L'on peut conclure autre chose encore du *Tableau* des auteurs et des ouvrages canadiens que nous avons tracé, c'est à savoir que notre littérature, en général, s'est assez assidûment inspirée de ce qui compose notre vie nationale. Nos écrivains ont le plus souvent compris que traiter des sujets canadiens était pour eux le plus sûr moyen de faire un livre qui fût original. Les sujets sont encore pour nous si nouveaux, que nous fournissent ici l'histoire, les mœurs, et la nature! Nos historiens, nos poètes, nos romanciers, nos chroniqueurs de toutes sortes, ont donc largement puisé aux sources vives de l'inspiration canadienne; ils ont fait surgir du terroir les plus belles fleurs de notre littérature.

Si donc, il a paru bon que l'on soulevât un jour la question de la nationalisation de notre littérature, ce ne pouvait être pour reprocher à nos écrivains d'avoir déserté leur pays et leur histoire; on l'a fait plutôt sans doute pour les inviter à rester davantage eux-mêmes, à se créer une plus forte personnalité littéraire, à mieux connaître aussi les choses du sol et de la race, pour en pénétrer davantage leurs œuvres, et pour les mieux raconter et célébrer. Précisée dans ces termes, et enfermée dans ces limites, la thèse de la nationalisation n'a rien que de juste et rien qui ne soit

légitime. Beaucoup de nos œuvres, dont les sujets sont canadiens, ne sont pas assez fortes parce qu'il a manqué à leur auteur d'avoir suffisamment vu, connu, pénétré tout ce qui est le décor, la substance, et l'âme elle-même de notre vie historique et nationale.

Les conditions de plus en plus larges, de plus en plus libres dans lesquelles s'établit chaque jour notre fortune politique ; la prospérité de plus en plus heureuse qui semble désormais promise à nos destinées, et la conscience de plus en plus nette que nous prenons chaque jour du rôle considérable que le Canada jouera demain dans l'histoire de l'Amérique, contribuent déjà puissamment à fixer mieux et plus avant nos esprits sur notre terre canadienne et sur ceux qui l'habitent. Et cela même ne laissera pas d'accroître notre vie personnelle, d'enrichir notre expérience et de fortifier d'autant les œuvres de notre littérature.

C'est, d'ailleurs, pour que notre jeune génération soit plus attentive encore que celles qui l'ont précédée, à toutes les manifestations de notre vie canadienne, économique, politique, artistique et littéraire, que l'on songe à nationaliser dans la mesure où cela se peut faire sans nuire à la formation générale de l'esprit, notre enseignement. Et c'est donc aussi pour que nos jeunes gens

d'aujourd'hui soient moins indifférents que ceux d'hier au sort des lettres canadiennes que l'Université Laval a inscrit notre littérature au programme des examens du baccalauréat. Nous pensons bien que l'espoir des maîtres de notre enseignement secondaire ne sera pas trompé.

Quant à nous, c'est pour aider nos chers étudiants à entrer dans tous ces desseins, et c'est pour les inviter à suivre d'un œil plus attentif la trace de nos variables mouvements littéraires que nous avons préparé ce *Tableau*, et que nous l'avons fait suivre de ces naturelles conclusions. Qu'il nous soit permis de croire que nous ne leur aurons pas été tout à fait inutile.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Aux Etudiants 5

Aperçu général, et *Divisions de l'Histoire de la Littérature canadienne*..... 9

La Poésie..... 21

L'Histoire 30

Le Roman..... 45

Philosophie; Politique; Économie sociale..... 51

Contes et Récits; Littérature; Mélanges..... 56

L'Éloquence 68

Le Théâtre..... 70

Conclusion 73